

## Entretien de GUY VERRON

Numéro de l'entretien :	4
Entretien réalisé le :	22/03/2016
Nom de l'enregistrement filmé :	« 4_Verron_enregistrement »
Lieu :	Hall d'hôtel, Paris (75)
Durée de l'entretien :	01h24mn13s
Poids du fichier (.wav) :	850 Mo
Commentaires :	Interviewer : Gwendoline Torterat Interviewé : GV

[>QUESTION?]: Est-ce que vous pourriez tout simplement vous présenter?

[>GV]: Oui. Je venais de passer mon bac au moment où je suis arrivé à Arcy-sur-Cure. Et en fait, je m'y suis rendu parce que j'avais un copain qui était allé fouiller une année avant à Arcy-sur-Cure et était revenu enchanté, clamant que c'était très sympathique et agréable à vivre. J'ai donc eu envie d'y aller à mon tour. Je m'étais alors fendu d'une lettre à Leroi-Gourhan demandant à participer à la prochaine campagne de fouille et j'avais reçu une réponse de Thérèse Poulain me disant que ma candidature était acceptée. Les fouilles commençaient le premier juillet je crois. Et ça a tourné ensuite un peu à la farce. C'était l'époque où il y avait encore un oral pour le bac de français. Je passe donc l'oral du bac et puis je dis à mes parents : « Je ne pars pas en vacances avec vous. Je pars faire des fouilles ». Je me rends donc à Paris où je vais gare de Lyon prendre le train pour Avallon, afin de pouvoir descendre à Arcy-sur-Cure. Évidemment, je ne m'attendais pas à être attendu. J'avais sauté dans le train sans prévenir personne, en partant de l'idée qu'on pouvait se pointer comme on voulait, qu'il n'y avait pas de procédure à suivre. Mais, dans la gare, un vieux monsieur, qu'une voiture attendait, me demanda où j'allais et me proposa son aide. Il me dit : « je suis le Marquis de Vibraye. Et si vous allez fouiller chez Leroi-Gourhan, il fouille chez moi. Je le connais bien et donc je peux vous emmener ». Il me lâche dans le bout de la vallée de la Cure, là où il y avait le café, à l'entrée de la Grande Grotte, la seule ouverte au public, en me disant : « vous suivez le chemin et vous verrez les tentes. C'est là que ça se passe. Transmettez mon bon souvenir au Père Leroi-Gourhan ! » Alors je prends mes bagages et je commence à longer la rivière jusqu'au moment où je vois que j'arrive sur une autre route, plusieurs kilomètres au-delà de mon point de départ. Je me dis qu'il doit y avoir un problème donc je repars vers le bistrot que j'avais vu en passant à l'entrée. Je m'installe pour prendre un café et je leur dis que je cherchais les fouilles de Leroi-Gourhan parce que je ne les avais pas trouvées. Le patron me répond en souriant : « Cela n'a rien d'étonnant parce que cette année Leroi-Gourhan fouille au Pendo en Espagne ; il ne viendra donc pas ici avant l'année prochaine ». Je suis reparti à Paris le soir même et j'ai appelé mes parents en leur disant : « Surtout vous ne partez pas sans moi parce que j'arrive ».

[>QUESTION ?]: Et ce copain qui vous avait parlé du site, c'est un ami ?

[>GV]: Oui, un ami de collègue.

[>QUESTION ?]: Un ami de collègue qui était de la même promo ou avec qui avez-vous passé votre bac aussi ?

[>GV]: Oui il était dans ma classe.

[>QUESTION ?]: Et il ne fouillait pas cette année-là ?

[>GV]: Non. Il ne l'a fait qu'une seule fois. Moi après, j'ai repris contact avec l'équipe. On m'a dit que c'était une erreur de Thérèse Poulain ou de je ne sais qui. Enfin, c'était un manque de coordination. On a donc convenu que je reviendrais l'année suivante parce qu'ils fouillaient à Arcy l'année suivante. Et là, je m'attendais à ce qu'on vienne nous chercher, mais je n'ai vu aucune voiture. Comme j'avais l'adresse à Vermenton de la famille Leroi-Gourhan, j'ai pris un taxi pour m'y rendre. C'est Martine qui m'a ouvert la porte en disant : « Ah vous êtes venu pour participer aux fouilles ! Je n'avais pas pensé que vous faisiez partie de l'équipe. Et c'est pour cela que je ne vous ai pas proposé de vous emmener dans ma voiture pour vous ramener ici ». J'ai donc subi toute une série de quiproquos.

[>QUESTION ?]: Du coup, pour cette deuxième session, vous aviez 19 ans ?

[>GV]: 18 ans. C'était la deuxième partie du bac, la deuxième année. Il y avait le premier bac et le deuxième bac. Je leur ai dit : « Vous me voyez après le deuxième bac ».

[>QUESTION ?]: L'archéologie et la Préhistoire avaient quelle place à ce moment-là ?

[>GV]: Je venais de terminer mes études secondaires et devais entrer à l'université l'année suivante., J'ai donc demandé un rendez-vous à Leroi-Gourhan en lui expliquant que mon père étant notaire, que j'avais le choix entre reprendre l'étude notariale de mon père, ou bien tenter une carrière dans l'archéologie. Le Professeur s'est raclé profondément la gorge puis m'a conseillé de me lancer dans le notariat tout en consacrant mes loisirs à faire de l'archéologie.

[>QUESTION ?]: Vous en avez pensé quoi de ce conseil au moment où il vous l'a dit ?

[>GV]: Je pensais que c'était sage, mais en fait je ne l'ai pas vraiment suivi.

[>QUESTION ?]: Vous avez finalement commencé les fouilles ?

[>GV]: J'ai fait une licence de droit, mais il y avait une équivalence entre le baccalauréat en droit, décerné à la fin de la deuxième année de droit, et l'année préparatoire aux études de lettres. Au bout de deux ans, je pouvais m'inscrire en lettres comme si j'avais passé la propédeutique lettres, un examen qui avait mauvaise réputation parmi les étudiants parce que c'était une étape généraliste qui donnait beaucoup de travail et pas forcément de bons résultats. Au bout de deux ans d'études supérieures, j'ai commencé à m'inscrire à des certificats de lettres, de telle sorte qu'en fin d'études, j'avais un niveau équivalent en droit et en lettres.

[>QUESTION ?]: Vous avez donc quand même suivi une partie du conseil de Leroi-Gourhan ?

[>GV]: Oui, tout à fait.

[>QUESTION ?]: Il y avait cette étude notariale éventuellement à reprendre, mais l'archéologie, d'où cela est venu ?

[>GV]: J'avais fait de l'histoire locale. En dehors de cela, je n'avais pas de culture particulière en archéologie.

[>QUESTION ?]: De l'histoire locale avec des associations ?

[>GV]: Un type qui était un ancien pharmacien et qui avait été élève libre à l'École des Chartres m'avait pris sous sa coupe en disant : « Si vous avez besoin de bouquins, les miens sont à votre disposition ». Sur son bureau, il avait un carnet de prêt à l'intérieur duquel il avait ouvert une page à mon nom. J'étais prié d'enregistrer sur cette page tout ce que j'emportais. De la sorte, on m'avait habitué dès le départ à des techniques apprises à l'École des Chartes et appliquées à l'histoire locale.

[>QUESTION ?]: Vous aviez quel âge quand vous vous êtes rapproché de cet érudit ?

[>GV]: J'avais 15 ans, peut-être moins que ça.

[>QUESTION ?]: Ça occupait vos vacances ?

[>GV]: Oui, c'est ça. En plus, il y avait les archives notariales sur lesquelles je pouvais travailler pour en tirer quelques données neuves, susceptibles de donner lieu à quelques publications.

[>QUESTION ?]: L'archéologie n'est donc pas tombée du ciel. Vous aviez un intérêt pour le passé et l'histoire auparavant ?

[>GV]: Oui, c'est ça.

[>QUESTION ?]: Qu'est-ce qui a fait que vous vous êtes lancé en archéologie ?

[>GV]: Il y a plusieurs facteurs. Le principal, c'est que Leroi-Gourhan avait des techniques pour faire participer des fouilleurs à son travail de réflexion. Et en particulier tous les matins à 8h quand on arrivait au travail, il faisait le tour de l'ensemble des zones fouillées et dressait le bilan des résultats obtenus et des questions non encore résolues avec le chef d'équipe qui s'occupait de chaque zone, se fondant sur la comparaison avec l'état des surfaces fouillées la veille, les conséquences qu'on pouvait raisonnablement en tirer et ce que ça pouvait avoir comme conséquence sur l'interprétation du site. On avait donc l'impression de participer à un travail collectif de recherche où l'on était partie prenante.

[>QUESTION ?]: Même si vous commenciez tout juste ?

[>GV]: Oui tout à fait. De la même façon, c'était l'époque où Leroi-Gourhan avait commencé ses communications à la SPF sur l'art paléolithique et où il avait fait une grande tournée de toutes les cavités ornées de France et d'Espagne avec Hours, Brézillon, Vertut et quelques autres. Il testait donc en quelque sorte sur nous ses nouvelles théories. Et du même coup, on sentait vraiment la science se faire. Nous avions l'impression d'y participer.

[>QUESTION ?]: En quelle année était-ce ?

[>GV]: J'ai dû commencer en 1958 ou en 1957, je ne sais plus. En 1958, j'étais inscrit à la fac, donc ça devait être plutôt en 1957.

[>QUESTION ?]: Est-ce que vous vous souvenez de vos premières impressions ?

[>GV]: J'ai eu l'impression d'être progressivement happé par l'ambiance du chantier. Les fouilleurs venaient d'horizons très différents. Par exemple, il y en avait une qui travaillait au Museum d'Histoire naturelle et qui nous racontait qu'au Museum les gens avaient tendance à vous dire : « Oh ! Vous allez en vacances en Auvergne. C'est le secteur où il y a des rats à l'état de reliques ». L'interlocuteur sous-entendait donc que si j'allais moi en Auvergne, je m'intéresserais moi aussi à cet aspect des choses.

Il y avait aussi Louis Girault par exemple. Il habitait normalement en Bolivie et nous parlait des indigènes du lac Titicaca et de ses recherches sur les plantes médicinales et autres sujets de ce genre. Sa femme était hongroise. Quand le soir l'envie prenait de pousser la chansonnette, Anne (la compagne de Girault) et Leroi-Gourhan se répondaient souvent. Leroi-Gourhan chantait des chants russes, et Anna des chants hongrois. Parmi les fouilleurs, on trouvait aussi Michel Brézillon et André Vila qui rentraient d'une mission de recherche où ils avaient effectué des relevés par dessins et photographies de fresques préhistoriques au Sahara, sous la direction d'Henri Lhote, qui était à l'époque le grand spécialiste des peintures du Tassili en Algérie. On avait donc l'impression d'être aspiré par un monde de savants, travaillant dans toutes les régions du monde et qui nous était complètement étranger.

Leroi-Gourhan avait une délicatesse rare. Lors des repas, il n'y avait pas de places attitrées. C'était à l'intérieur d'une grotte que l'on mangeait. Il y avait trois tables en U et Leroi-Gourhan attendait pour s'asseoir lui-même que la majorité des participants soient déjà en place ; il s'arrangeait pour changer de place tous

les jours, à chaque repas, de telle sorte qu'il puisse manger en face de tous les fouilleurs stagiaires qu'il accueillait sur son chantier.

[>QUESTION ?]: Donc vous avez mangé face à Leroi-Gourhan à plusieurs reprises ?

[>GV]: Oui, comme tous les autres.

[>QUESTION ?]: Et ces fameux chants russes, cette Anne qui poussait la chansonnette en hongrois ?

[>GV]: Oui, ils se répondaient parce qu'eux connaissaient beaucoup de chansons alors que les jeunes stagiaires étaient souvent incapables d'en déclamer une seule intégralement.

[>QUESTION ?]: C'était le soir et pas la journée ?

[>GV]: C'était le soir.

[>QUESTION ?]: Et que faisaient les autres autour ?

[>GV]: Ils faisaient ce qu'ils pouvaient. C'est-à-dire ceux qui connaissaient, les chansons chantaient, ou en reprenaient le refrain, et ceux qui n'en connaissaient pas ne chantaient pas et puis c'est tout.

[>QUESTION ?]: Oui, parce que le hongrois ce n'est pas la langue la plus parlée !

[>GV]: Non ! C'était des conversations en décalé.

[>QUESTION ?]: Et est-ce qu'il y a d'autres souvenirs de moments de chants comme ça ?

[>GV]: Il y avait des moments de fête prévus et organisés.

[>QUESTION ?]: Vous restiez tout le temps sur place pendant cette campagne ?

[>GV]: Pas vraiment. Pendant les week-ends, les locaux essayaient de nous faire découvrir les curiosités de Bourgogne. Raymond Kapps, responsable du grand chantier d'Escolives, professeur qui enseignait le latin et le français au lycée d'Auxerre, était très dévoué dans ce domaine. Et je me rappelle avoir entendu à la radio l'interview d'un type qui était ministre de la Culture et qui était justement député d'Auxerre. Il racontait avec émotion ses souvenirs de lycéen et la façon dont Kapps faisait discuter en latin les élèves de sa classe pendant le cours pour redonner au latin l'allure d'une langue vivante. Et c'était en effet assez le genre de Kapps. C'est lui qui souvent le dimanche emmenait les fouilleurs voir l'église de Montréal ou d'autres curiosités, telle la basilique de Vézelay. C'était des sorties locales axées sur le patrimoine.

[>QUESTION ?]: Il prenait donc le relais. Comment l'équipe se reformait-elle alors ?

[>GV]: Ceux qui rentraient chez eux le week-end étaient surtout des gens qui habitaient dans le secteur. Mais il n'y en avait pas un gros pourcentage.

[>QUESTION ?]: Donc vous, vous étiez parmi un petit groupe de combien le week-end ?

[>GV]: On était bien une vingtaine encore. Mais il y avait parmi eux des gens qui avaient une voiture. Kapps prenait donc des fouilleurs dans la sienne et d'autres le suivaient dans leur propre véhicule.

[>QUESTION ?]: Et l'ambiance était différente le week-end ?

[>GV]: Pas tellement. En fait, l'ambiance était détendue tout le temps. Ce qui m'avait frappé une fois, c'était le changement d'attitude progressif d'un professeur canadien de l'Université d'Ottawa, le Père Granime. Au début, ce brave religieux tenait à marquer beaucoup de distance avec les jeunes étudiants qui l'entouraient. Très sérieux, il discutait avec Leroi-Gourhan et il s'installait devant sa tente à lire des livres arides sans décrocher aucun mot à personne. Ça a duré une ou deux semaines et au bout d'une semaine, il s'est aperçu qu'il y avait des tours de cuisine. On devait aider Élisabeth Maitre, qui était l'intendante, s'occupait de prévoir les menus, etc. Et donc il a voulu être intégré à ces tours de cuisine. Et ça faisait un curieux contraste lui qui avait joué au professeur depuis longtemps, de le voir dire à chacun des convives en apportant les plats : « Voulez-vous encore un peu de bœuf aux carottes ? Il est très bon ! »

[>QUESTION ?]: Et cette fameuse Élisabeth ?

[>GV]: C'est devenu Madame Vila. Il y avait Vila et Brézillon qui restait aux fouilles et qu'elle connaissait très bien.

André Vila était un photographe professionnel et avait un temps été recruté pour enregistrer les peintures rupestres. Il avait l'habitude de photographier. Il a donc pris beaucoup de clichés. Ces clichés sont restés chez lui. Il en a distribué un certain nombre sur place à ceux qui participaient aux fouilles. Mais il n'en reste pas moins qu'il n'a pas distribué les tirages de tous ses clichés parce qu'il fallait qu'il fasse les tirages et que ce n'était pas commode de travailler l'argentique sous la tente.

[>QUESTION ?]: Il le faisait quand même ?

[>GV]: Non. Il le faisait surtout quand il rentrait chez lui, le week-end. Ensuite, il a travaillé dans des missions archéologiques françaises en Égypte. Ça serait par ce biais-là que vous pourriez le retrouver. Il doit être connu par des égyptologues français. J'ai vu sa fille en 1986, je crois. Je réalisais un congrès sur le Néolithique, à Caen et sa fille est venue me dire qu'elle était la fille d'André Vila et d'Élisabeth Maitre. Je sais donc que sa fille voulait à l'époque devenir archéologue. Est-ce qu'elle l'est devenue ou pas ? Je n'en sais rien. En tout cas, il y a là une source iconographique importante pour toutes les fouilles d'Arcy.

[>QUESTION ?]: Le week-end, il n'y avait plus Leroi-Gourhan. Comment cela se passait-il ?

[>GV]: Le samedi souvent on fouillait et le dimanche non.

[>QUESTION ?]: Et si vous deviez raconter un dimanche à Arcy, comment cela se déroulait ?

[>GV]: La grande particularité du dimanche, c'est qu'il n'y avait pas la sonnerie du biniou pour inciter les gens à se lever. Et donc chacun se levait à l'heure qui lui convenait.

[>QUESTION ?]: Et au niveau des relations entre les gens, est-ce que certains prenaient des décisions concernant le travail de fouille ?

[>GV]: Il y avait une certaine hiérarchie quand même. Il y avait Leroi-Gourhan. Il y avait Hours et Brézillon qui servaient un peu de sous-chefs. Il y avait les chefs d'équipe qui étaient responsables, chacun, d'un chantier, c'est-à-dire d'un groupe de fouilleurs sur le terrain. Il y avait donc toute une série de gens qui étaient susceptibles de prendre des décisions.

[>QUESTION ?]: Et ces gens, est-ce qu'ils prenaient des décisions sur la vie de groupe ? Est-ce qu'ils étaient un peu meneurs de jeu dans la vie collective ?

[>GV]: Oui quand même. En plus, il y avait une différence d'âge dans certains cas. Hours, Brézillon, etc. étaient des gens plus âgés que les fouilleurs habituels.

[>QUESTION ?]: Et le lundi matin, reprise du travail ?

[>GV]: Oui à 7h. C'était Leroi-Gourhan qui passait et qui réveillait tout le monde au biniou.

[>QUESTION ?]: L'équipe était-elle toujours partante de bon matin ?

[>GV]: Plus ou moins enthousiaste, le temps passant.

[>QUESTION ?]: J'imagine qu'il y a toujours une fatigue qui s'installe ?

[>GV]: Oui, oui.

[>QUESTION ?]: Et pour vous, comment retentissait cette sonnerie pendant tout le temps de la campagne ? Vous vous souvenez d'une fatigue ?

[>GV]: Non, parce qu'il y avait un enthousiasme qui était toujours renouvelé. Et en plus, il y avait une bonne utilisation du temps. C'est-à-dire que Leroi-Gourhan profitait des jours de pluie, impropres à la fouille, pour faire des exposés théoriques. C'est pour ça que quand on voyait la pluie commencer à tomber, on était assez contents : ça voulait dire qu'il y aurait cours.

[>QUESTION ?]: Et il exposait le matin ?

[>GV]: Ça pouvait durer un certain nombre d'heures.

[>QUESTION ?]: Et comment ça se passait ?

[>GV]: On s'installait dans la grotte du Trilobite qui nous servait de réfectoire. Le mobilier (tables et bancs) avait été fabriqué par Leroi-Gourhan, chez lui à Vermenton. Les bancs étaient disposés pour recevoir le public et un tableau noir était ajouté, ainsi qu'un appareil de projection.

[>QUESTION ?]: Et après, vous retourniez travailler ?

[>GV]: Dès qu'il était possible de reprendre le travail extérieur, on retournait sur le chantier. Le problème pour tous les responsables de chantier c'est que, d'un côté on s'efforce de faire plaisir aux fouilleurs, mais que, de l'autre, il faudra avoir des matériaux à mettre dans le rapport. Il faut donc que ça avance.

[>QUESTION ?]: Vous sentiez la réflexion progresser ?

[>GV]: Oui. Il y avait cette mise au point tous les matins qui permettaient de comprendre où on en était. Quand on arrivait sur le chantier, Leroi-Gourhan faisait le tour des zones de fouille et le point sur chacun des secteurs avant que les fouilleurs s'installent.

[>QUESTION ?]: Est-ce qu'il y avait des incompréhensions, des choses trop difficiles que vous n'arriviez pas à saisir ?

[>GV]: Non au contraire, j'avais l'impression d'être suffisamment aguerri pour pouvoir saisir le pourquoi et comment.

[>QUESTION ?]: Les explications étaient donc à la portée de tous ?

[>GV]: Oui, c'est ça, en effet.

[>QUESTION ?]: Sur quelle zone avez-vous principalement travaillé ?

[>GV]: C'était la grotte du Renne qui était en fouille à l'époque. Donc il y avait toute une série de secteurs avec des niveaux différents. C'est dans une zone basse qu'a été trouvée la petite pendeloque châtelperronienne qui est souvent reproduite, en os. Elle présentait un trou central et une partie triangulaire décorée de stries périphériques.

[>QUESTION ?]: Elle a été trouvée l'année où vous y étiez ?

[>GV]: Oui. C'était Anne Leroi-Gourhan d'ailleurs qui l'avait mise au jour. Elle était brisée et son père a accusé Anne d'avoir perdu un petit morceau de l'objet au tamisage, d'où certaines rancœurs.

[>QUESTION ?]: Est-ce qu'elle l'avait réellement perdu pendant le tamisage ?

[>GV]: Ah ça j'en sais rien. Elle devait avoir une vingtaine d'années.

[>QUESTION ?]: Dans la grotte du renne, comment se passait votre travail quotidien ?

[>GV]: La première année, je suis allé fouiller à l'avant de la grotte, le long de la paroi de la cavité. La deuxième année, j'avais été nommé chef d'équipe. Leroi-Gourhan avait ensuite voulu faire une équipe pour la Galerie Schoepflin qui était au fond de la partie habitée. Ça, c'est la troisième année. Et là, il s'agissait d'avoir une meilleure idée du réseau karstique et donc d'essayer d'aller plus loin dans les boyaux.

[>QUESTION ?]: Il y a une vraie évolution de votre pratique à Arcy sur les trois ans où vous y êtes allé ?

[>GV]: Oui, au moins trois ans. Je ne me rappelle plus exactement combien d'années. C'était à partir de 1957 et jusqu'à l'ouverture de Pincevent. Ce qui était bien avec la Galerie Schoepflin, c'est qu'elle n'avait jamais été fouillée. Elle a été reconnue et photographiée à l'époque de sa découverte. Elle correspond à un sol moustérien, resté visible en surface. Et c'est vrai qu'il y a des photos très spectaculaires, dues à Leroi-Gourhan, en particulier dans des publications qui étaient destinées au grand public qui représentaient cette galerie Schoepflin. C'était assez impressionnant quand on était dans le bout, de voir ce sol moustérien, jonché de débris d'os et de silex taillés, qui semblaient ne pas avoir bougé depuis l'abandon de la grotte.

[>QUESTION ?]: Et cette galerie que vous avez découverte plusieurs années après avoir commencé finalement votre travail à Arcy, vous vous souvenez de la première fois où vous y êtes rentré ? Qu'est-ce que vous avez ressenti à ce moment-là ?

[>GV]: On ne pouvait que ressentir une émotion dans la mesure où c'était quelque chose d'unique. En principe, tout est recouvert de sédiments. Là, il n'y avait pas eu de dépôt.

[>QUESTION ?]: Vous étiez un petit groupe à ce moment-là ?

[>GV]: Une équipe fouillait. Il y avait une grande salle, puis un boyau et la galerie Schoepflin. Elle était perpendiculaire, plus loin. On ne fouillait pas dans la galerie. On l'observait seulement pour nous mettre dans l'ambiance. Ce que Leroi-Gourhan nous avait demandé de fouiller, c'était la petite salle qu'il y avait devant.

[>QUESTION ?]: Et au niveau des méthodes, comment ça se passait ?

[>GV]: C'était les mêmes méthodes qu'ailleurs, c'est-à-dire les plans au dixième avec les numérotations des vestiges, les prises d'altitude, etc.

[>QUESTION ?]: Et cette galerie, est-ce que vous avez souvenir d'en avoir discuté avec d'autres personnes ?

[>GV]: Il y avait Danielle Rouault à l'époque qui est devenue Mme Eudes et inspecteur général à la D.M.F. Elle faisait également partie de cette équipe de la Galerie. On discutait assez souvent ensemble.

[>QUESTION ?]: Et pour d'autres fouilleurs peut-être moins expérimentés, est-ce que vous savez si cette découverte a produit le même effet ?

[>GV]: Les autres ne venaient guère. Nous, on y venait parce qu'on nous avait demandé d'être là. Les autres ne s'autorisaient pas à aller voir comme ça la Galerie Schoepflin. C'était un passage que peu de gens prenaient.

[>QUESTION ?]: Peut-être interdit, par souci de protection ?

[>GV]: Oui, c'était fragile, en particulier les ossements, abandonnés à la surface du sol. On comprend que Leroi-Gourhan n'ait pas encouragé des grandes visites de la Galerie Schoepflin d'autant plus que le secteur était peu accessible.

[>QUESTION ?]: Mais tout le monde savait le potentiel de la Galerie ?

[>GV]: Oui, en plus le petit bouquin sur « les Hommes de la Préhistoire » que Leroi-Gourhan avait publié aux éditions Bourrellier en 1955 contenait des photographies de la Galerie que tout le monde connaissait<sup>1</sup>.

[>QUESTION ?]: Vous dites que tout le monde connaissait. C'était donc un peu la référence pour tous ceux qui venaient fouiller à Arcy ?

[>GV]: Oui, bien sûr. Il y avait aussi le livre de Colin-Simard sur les « Découverte archéologique de la France » où un chapitre était consacré à Arcy-sur-Cure dans sa revue des principaux sites archéologiques français. C'était aussi un bouquin que presque tout le monde avait lu<sup>2</sup>.

[>QUESTION ?]: Ces deux références étaient préconisées comme manuel, c'est ça ?

[>GV]: Oui, c'est ça et ces livres figuraient dans la bibliothèque du camp de telle sorte que les gens pouvaient les lire sur place s'ils ne les connaissaient pas. Elle était installée sous une tente où il y avait de la documentation.

[>QUESTION ?]: Et comment est-ce que vous avez vécu cette évolution dans votre pratique à Arcy ? On ne vit pas l'expérience de la même façon lorsqu'on fouille ponctuellement sur un site ou lorsqu'on évolue sur plusieurs années, avec des rôles nouveaux, des connaissances nouvelles ?

[>GV]: Je trouvais ça d'abord très instructif. C'est toujours l'adaptation des techniques utilisées aux objectifs que l'on se donne.

---

<sup>1</sup> Leroi-Gourhan, André. *Les hommes de la préhistoire : les chasseurs*. Paris, France, Éditions Bourrellier, 1955.

<sup>2</sup> Colin-Simard, Jean-Claude. *Découverte archéologique de la France : la préhistoire au grand soleil (Paléolithique)*. Paris, France. Amiot-Dumont, 1955.

[>QUESTION ?]: Et au niveau des méthodes, comment vous les décriez ?

[>GV]: J'étais desservi par le fait que je ne dessine pas bien. Handicap pas trop gênant pour les plans, mais assez dramatique pour les objets.

[>QUESTION ?]: Et est-ce qu'il y avait des tensions autour de ce défaut ?

[>GV]: Non à ma connaissance, non, pas dans mon souvenir. Après j'en parle avec quarante ans de recul donc ça s'est quand même décanté. Mais je n'ai pas le souvenir d'avoir fait l'objet de moqueries ou de malveillance à cause de cela.

[>QUESTION ?]: Vous avez tout simplement appris au fur et à mesure ?

[>GV]: C'est ça.

[>QUESTION ?]: Et à la fin, le dessin technique, vous maîtrisiez un peu mieux la chose ?

[>GV]: Oui.

[>QUESTION ?]: Est-ce qu'il y a des relations que vous avez nouées sur plusieurs années ?

[>GV]: Bien sûr, oui.

[>QUESTION ?]: Lesquelles ont été les plus fortes ?

[>GV]: Il y a toute une série de gens que j'ai continué à voir après.

[>QUESTION ?]: Pour vos études, vous en avez retrouvé ?

[>GV]: Oui, il y avait quand même les membres de l'équipe de base, ceux que l'on côtoyait tous les jours, et des spécialistes dont les activités étaient très spécifiques, comme les gens qui faisaient les analyses polliniques par exemple. Vous n'avez pas le même type de rapports avec les gens dont vous partagez le travail en vous engageant pleinement qu'avec des personnes juste aperçues à l'occasion d'une présentation : « Et voilà monsieur machin qui travaille sur telle région ».

[>QUESTION ?]: Il y avait une prolongation dans cette sorte de huis clos et puis ensuite des relations d'amitié ?

[>GV]: Oui c'est ça. On est plus sur des relations intimes entre les gens, vous voyez.

[>QUESTION ?]: Dans la façon dont vous le décrivez, j'ai l'impression que tout se passe bien pendant les campagnes. Comment se fait-il que tout apparaisse si fluide dans ce huis clos ?

[>GV]: Peut-être que le fait que j'avais 18 ans à l'époque faisait que je ne voyais pas les difficultés qui pouvaient effectivement se présenter. Mais je n'ai pas eu le sentiment d'avoir été le témoin de difficultés sérieuses et de les avoir ignorées.

[>QUESTION ?]: Au niveau des techniques, qu'est-ce qui vous a le plus surpris, intrigué ?

[>GV]: Il y a le fait que les plans au dixième, c'était quand même une nouveauté à l'époque. Il n'y avait encore que l'Américain Movius, fouilleur de l'abri Pataud aux Eyzies et peut-être Escalon de Fonton dans le Midi, qui avaient fait ça, à peu près en même temps que Leroi-Gourhan au début d'Arcy. Mais ils

avaient peu pratiqué la chose. Un exemple qui est très significatif, c'est les deux hypogées qui ont été fouillées à l'époque au Mesnil-sur-Oger dans la Marne, par un préhistorien traditionnel et Leroi-Gourhan. Et il était évident que Leroi-Gourhan, après une campagne d'une semaine simplement avec des fouilleurs aussi chevronnés et érudits que Gérard Bailloud ou Michel Brézillon, en avait tiré dix fois plus d'informations que son collègue. Alors là, on voyait vraiment la différence. C'était l'apport beaucoup plus enrichissant qui pouvait sortir des méthodes Leroi-Gourhan avec l'enregistrement topographique de tous les objets. Et la réflexion déjà sur le terrain. Et ça, c'était aussi un acquis. On s'aperçoit que si on se pose les questions sur le terrain, on arrive à trouver des réponses. On fait des observations adéquates. À l'inverse, si on ne pense à rien sur le terrain et que l'on se dit que l'on prendra les plans, que l'on verra bien ce qui se passera après, et bien, on ne voit plus rien. Il y a eu toute une série d'enseignements qui ont été apportés par Leroi-Gourhan. Vous avez lu la monographie tirée de la fouille par Leroi-Gourhan et publiée en 1962 dans Gallia Préhistoire ? Allez y voir parce que je trouve que c'est l'un des exemples les plus significatifs d'interprétation de site. Cette étude est sortie seulement un an après la fouille. Donc l'efficacité des méthodes était démontrée avec évidence.

[>QUESTION ?]: Est-ce que vous aviez conscience à l'époque de l'aspect novateur de ces méthodes ? Est-ce qu'il y avait une conscience collective autour de cet aspect ?

[>GV]: Oui, oui. Je me rappelle que, à une époque où je suivais les cours de Préhistoire au Musée de l'Homme, aux travaux pratiques qui se passaient dans la salle du sous-sol, on était réunis autour de la grande table de cette salle et Leroi-Gourhan avait commencé par dire : « Quels sont ceux qui ont lu le compte-rendu des fouilles du Mesnil-sur-Oger ? On était une quinzaine peut-être à assister à cet exposé. Il devait y avoir trois ou quatre personnes seulement à avoir lu la publication. Proportion significative parce qu'en fait c'est toujours comme ça. On parle beaucoup des bouquins comme des classiques, etc., mais rares sont ceux qui les ont lus réellement...

[>QUESTION ?]: Et sur place, est-ce que vous avez souvenir de discussions de ceux qui découvraient tout juste les méthodes de Leroi-Gourhan à ce moment-là ? Des personnes se disant soit totalement en accord et admiratives ou soit dubitatives ?

[>GV]: À ma connaissance non. Il n'y avait pas de discussions à proprement parler. C'était plutôt une admiration partagée par tous. C'est-à-dire que Leroi-Gourhan avait une particularité. Il était très timide et donc il parlait peu. Mais il savait donner l'impression à tous ses étudiants qu'il avait avec eux une relation exceptionnelle. Une complicité... Chaque fois que quelqu'un sortait de son bureau, ce n'était pas trop ce qui avait été dit qui avait de l'importance, mais plutôt : « il m'a reçu et m'a donc adoubé. Du coup, je participe à son travail ». Et surtout, il savait démontrer à la personne qu'il avait en face de lui que cette dernière comptait pour lui et n'était pas seulement un étudiant qu'il avait le devoir de conseiller. On ne se rendait pas compte qu'il allait recevoir vingt autres personnes dans la journée le jour où l'on passait, ni que la semaine suivante, il y en aurait encore autant. On ne sentait pas qu'on était un parmi quelques centaines.

[>QUESTION ?]: Ça rejoint ce que vous disiez à propos du repas ?

[>GV]: Oui, c'est un peu pareil. Ce sont des signes qui n'apparaissent que lorsqu'on était suffisamment au courant pour les remarquer. Les autres ne les voyaient pas. Je ne dis pas que j'étais le seul à remarquer cela, mais il fallait quand même une certaine attention pour le noter. Je crois qu'il avait ces notions toujours présentes à l'esprit.

[>QUESTION ?]: Une question sur l'après-Arcy. Jusqu'à quand avez-vous fouillé après 1957 ?

[>GV]: Jusqu'à la fin d'Arcy. Ensuite, Pincevent a pris le relais. Ce nouveau chantier a donné l'impression d'étendre les méthodes d'Arcy sur un milieu différent. C'était un milieu limoneux ce qui n'était pas le cas à Arcy. Il y avait des grandes surfaces avec des huttes et des ensembles, ce qu'il n'y avait pas non plus à Arcy, ou très peu.

[>QUESTION ?]: Vous avez aussi fouillé à Pincevent ?

[>GV]: J'ai aussi fouillé à Pincevent.

[>QUESTION ?]: Vous avez vraiment suivi le processus à partir de 1957. En parallèle, vous aviez terminé vos études ?

[>GV]: Oui, oui. C'était une époque différente d'aujourd'hui.

Pendant que je faisais le Certificat d'Archéologie préhistorique, je me rappelle du seul enseignement de Préhistoire raisonnablement accessible dans le cadre de la Sorbonne. Un jour, dans la salle où l'on avait les travaux pratiques, je vois arriver Francine David, qui me dit : « Tiens, le Patron voudrait te voir. Est-ce que tu peux descendre au sous-sol après ton cours ? » \_ « Oui, oui ». Alors je descends et le Patron m'explique qu'il avait eu un coup de fil de Jean-Paul Lebeuf qui était chercheur africaniste au CNRS et qui se trouvait être le beau-frère d'un ministre de De Gaulle. Il avait obtenu un poste à mi-temps de documentaliste dans le cadre du CNRS et avait demandé à Leroi-Gourhan de lui fournir des candidats. Alors Leroi-Gourhan me dit : « Est-ce que ça t'intéresse de prendre ça ? » Alors je dis : « Oui » d'enthousiasme et Leroi-Gourhan décroche aussitôt son téléphone en faisant le numéro de Lebeuf, le numéro personnel. Il tombe sur sa femme et il dit : « J'ai trouvé quelqu'un pour occuper le poste que Jean-Paul a obtenu. Et donc, quand est-ce qu'ils pourraient se rencontrer ? » On convient que le lundi suivant on se retrouverait au Musée de l'Homme dans les caves où Lebeuf avait aussi son bureau.

Dans l'intervalle, il y a eu le week-end et je me suis dit : « Mais t'es totalement con d'accepter un truc comme ça parce que c'est un boulot à mi-temps ». Mais enfin ça représentait quand même 20h par semaine. J'étais inscrit au doctorat en droit à Caen. Je passais le Certificat de Préhistoire et le Certificat de Géographie pour Historia à Paris. Alors, je me suis dit : « Tu vas te casser la gueule ». D'autant plus que pendant l'été, j'étais conférencier des Monuments historiques au Mont-Saint-Michel ce qui me permettait de gagner de l'argent pour vivre le reste de l'année. Donc je n'étais pas dans une situation financière précaire, mais pas non plus très riche, suffisamment pour pouvoir me nourrir. Quand je suis arrivé dans le bureau de Lebeuf le lundi matin, je lui ai dit : « oh merci beaucoup de m'avoir choisi, mais vous savez je vais être obligé de refuser ». Alors je le vois qui prend un air désolé. J'ai ensuite compris pourquoi : il devait partir à Fort-Lamy dans la semaine et savait donc qu'il n'aurait pas le temps de chercher un autre candidat. Il m'a dit : « Mais vous faites le certificat d'archéologie préhistorique. Vous avez des cours au Musée de l'Homme ? » – « Oui, oui » – « Vous avez votre emploi du temps ? » Alors je lui ai sorti de mon cartable mon emploi du temps et il m'a dit : « Le lundi, vous avez cours de 9h à 11h donc vous pouvez faire une heure de 11h à 12h ». Et il a placé comme ça toutes les heures, dans les trous de l'emploi du temps. Du coup, j'ai été obligé de repartir en acceptant. Et ça s'est très bien passé finalement. Lebeuf était aussi un type charmant qui considérait que ses collaborateurs étaient des gens exceptionnels. Il m'aurait bien mis 25 comme note !

[>QUESTION ?]: Au début de votre année de doctorat en droit, en quelle année sommes-nous ?

[>GV]: 1964 ou 1965.

[>QUESTION ?]: Donc en parallèle, vous aviez aussi commencé Pincevent, c'est ça ?

[>GV]: Oui, c'est ça.

[>QUESTION ?]: Et comment s'est passée la transition Arcy/Pincevent ?

[>GV]: On a eu l'impression d'un changement d'échelle. C'était devenu beaucoup plus important, beaucoup plus officiel qu'Arcy. À Arcy, je n'avais jamais vu d'officiel d'ailleurs, sauf un colonel de gendarmerie basé à Auxerre qui était venu nous voir par curiosité et qui nous avait expliqué que les règles du Code de la route étaient strictes, mais que son chauffeur pouvait aller vite quand c'était possible.

[>QUESTION ?]: Une seule visite d'officiels ?

[>GV]: Et encore, il ne venait pas en tant qu'officiel, mais en tant qu'individu intéressé. Alors qu'à Pincevent, il y avait eu une visite du Conseil Supérieur en tant que tel avec le père de Claudine (Karlín) qui était à l'époque au cabinet du ministre. On avait donc l'impression d'être beaucoup plus proche des décisions du Ministère, du Conseil Supérieur, de l'application des décisions du Conseil, etc.

[>QUESTION ?]: Et cette différence entre Arcy et Pincevent, vous l'avez apprécié ?

[>GV]: Pour être franc, pas tellement. À Arcy, il y avait une ambiance artisanale qu'il n'y avait plus à Pincevent. À Arcy, Leroi-Gourhan nous faisait venir la veille ou l'avant-veille du début des fouilles et on logeait chez lui à Vermenton. On l'aidait à charger le camion prêté par un de ses amis artisans, emmenant tout le mobilier qu'il fallait installer et qu'il avait complété durant l'hiver. Et cet aspect artisanal au sens strict du mot avait disparu à Pincevent.

[>QUESTION ?]: Plutôt une perte qu'un gain ?

[>GV]: Ça dépend ce qu'on recherche, mais enfin pour l'intimité, la qualité des rapports entre les gens, Arcy était mieux que Pincevent. Il y avait plus de convivialité à Arcy. Pincevent, c'était devenu le stage officiel du Certificat de Préhistoire avec une présence quasi obligatoire au moins sur une semaine, le lieu où il fallait être vu en quelque sorte.

[>QUESTION ?]: Peut-être plus stratégique ?

[>GV]: Oui, c'est ça, moins bon enfant. Ça correspondait aussi au vieillissement général de l'équipe. Tous ces aspects-là intervenaient.

[>QUESTION ?]: Vous avez fouillé longtemps à Pincevent ?

[>GV]: Pas très longtemps, quelques années.

[>QUESTION ?]: Après est-ce que vous vous êtes un peu retiré de ce milieu ?

[>GV]: Au moment de ma Maîtrise d'histoire, j'étais allé voir Eugène Bonifay qui à l'époque était le Directeur des Antiquités préhistoriques de Normandie et on s'était bien entendu. Un beau jour, il m'envoie une lettre ou un message téléphonique me disant qu'il souhaitait me voir. Et il souhaitait me voir parce que Gazagnes, un responsable du bureau des Fouilles et Antiquités du Ministère de la Culture, lui avait proposé d'avoir un poste d'assistant. Se posait donc le problème du choix de l'assistant. Et il avait pensé à moi parce que j'étais originaire de Normandie, spécialisé dans le Néolithique et les Âges des Métaux, alors que

lui était géologue et paléolithicien. Donc il voyait des avantages à me prendre comme assistant pour une complémentarité des sujets traités. Il m'a expliqué qu'il fallait qu'il fournisse un nom. Soit j'étais d'accord et à ce moment-là il me proposait, soit je n'étais pas d'accord et il était obligé de chercher quelqu'un d'autre. Il fallait que ça aille vite. C'est comme ça que je suis devenu assistant en Normandie. Le poste avait été créé et ça arrangeait tout le monde que je l'occupe.

Quelques mois après avoir pris le poste, j'avais questionné Bonifay sur les perspectives d'avenir de ce boulot d'assistant. Alors il m'avait dit : « Moi vous savez, je n'y connais rien. Prenez rendez-vous avec Chabert au Ministère et puis il va vous dire de quoi il retourne ». Je prends rendez-vous avec Chabert. Ils étaient au Ministère, mais dans les étages supérieurs. Cela voulait dire que d'une part, on était sous les toits et d'autre part qu'on entendait tout d'un bureau à l'autre. J'arrive rue de Valois et demande don Chabert. On me dit : « Monsieur Chabert est déjà en rendez-vous, mais M. Gazagnes, son adjoint, est disponible ». Alors ce dernier me reçoit. Je lui dis : « Voilà ce qui m'amène. Je voulais savoir quel est l'avenir pour les assistants de circonscription ». Il s'est contenté de me répondre très froid : « Vous avez vu passer la circulaire ? » – « Oui, j'ai vu, mais ça s'arrête justement à l'indice (je ne sais plus combien) 150. Et donc j'aimerais savoir si l'on peut espérer passer directeur ou si en fait il n'y a pas de passage possible entre les deux filières ». Alors il me dit : « Effectivement, il n'y a pas de passage possible ». Et il a ajouté : « Si vous voulez démissionner, il vaut mieux que vous le disiez vite pour qu'on puisse vous remplacer ».

Je peux vous dire que j'étais tellement échaudé par cette conversation que je pensais en moi-même : « Est-ce que je lui dis maintenant que je vais démissionner ou est-ce que j'attends » ? Je me suis dit : « J'attends, on ne sait jamais ». Et à ce moment-là, je vois la porte de Chabert s'ouvrir. Il vient me voir et il me dit : « Oh, entrez Mr Verron. J'étais pris par un rendez-vous qui a duré plus longtemps que prévu ». Je lui pose les mêmes questions qu'à Gazagnes et voici ce qu'il me dit : « si l'un de mes fils me demandait s'il fallait prendre ce poste-là, je lui dirais oui parce qu'à mon sens, il y a des perspectives d'avenir et ça peut déboucher sur un poste de directeur et une carrière honnête ». Alors du coup, je n'ai pas démissionné et je suis resté dans cette voie-là pendant quelque quarante ans. Vous savez, on ne sait jamais si on a eu raison ou pas. Quand j'avais été au CNRS avec Lebeuf, Lebeuf faisait partie de la commission. Il avait des appuis et donc j'aurais pu devenir chercheur au CNRS en Afrique, mais la situation des chercheurs africanistes s'est vite dégradée du fait de la décolonisation. Vous ne savez jamais, même après coup, quel était le bon plan et si vous avez fait les bons choix ou pas.

[>QUESTION ?]: Avec ce poste, l'archéologie pratique était moins présente qu'avant ?

[>GV]: Pas tellement. C'était une époque où les gens des circonscriptions faisaient des fouilles. Il n'y avait pas l'Afan. Je me rappelle qu'au moment où je venais d'être nommé, j'avais été appelé à aller voir un site où l'on avait trouvé des os humains du Néolithique, derrière un vieux front de taille de carrière qui avait été un peu repoussé pour récupérer les graviers. Et il y avait une sépulture collective néolithique qui était encore en place et qui était menacée. Du coup, c'est moi qui ai été chargé de la responsabilité de la fouille parce que, en ces temps, on était à la fois la tête et les bras du service.

[>QUESTION ?]: Vous aviez aussi des missions en archéologie ?

[>GV]: Oui. C'est une révolution relativement récente qui a fait que les gens des circonscriptions ont été cantonnés à des tâches administratives en réponse à des permis de construire, des ordres de sondage, l'Inrap s'occupant prioritairement des travaux de terrain. On a eu le curieux sentiment d'avoir été recruté

pour des tâches qui n'existaient plus après et qui ont été ensuite attribuées à d'autres.

[>QUESTION ?]: Et quelle fréquence avaient ces missions de recherche sur des sites ?

[>GV]: Il y en avait relativement souvent, mais nos capacités d'intervention étaient quand même limitées. Dès que c'était un site un petit peu important, ça voulait dire qu'il fallait recruter une équipe, avoir une autorisation de fouille et y consacrer au moins un été.

[>QUESTION ?]: Et c'est vous qui dirigiez alors l'équipe ?

[>GV]: Oui c'est moi. Et donc ça veut dire que ça ne pouvait pas aller très vite. Certes, on pouvait faire des chantiers de fouille, mais, dès qu'il y en avait un, il fallait que les autres soient remis à plus tard.

[>QUESTION ?]: En termes de méthodes, est-ce que Arcy a influencé ou pas votre façon de diriger un site ?

[>GV]: Oui bien sûr parce que justement j'avais gardé le souvenir. D'une part, on appliquait les mêmes méthodes (les plans au dixième, etc.) et d'autre part, je faisais ce que Leroi-Gourhan faisait, à savoir, tous les matins, le point sur l'avancement des travaux.

[>QUESTION ?]: Et vous faisiez retentir une sonnerie aussi ?

[>GV]: Ah non. Malheureusement, je n'avais pas de biniou alors je ne pouvais pas. J'ai repris ce qu'il me semblait être le mieux.

[>QUESTION ?]: Et dans votre façon de gérer les membres de l'équipe, le fait que Leroi-Gourhan se place au même niveau quasiment que les fouilleurs, est-ce que vous aussi vous aviez ce désir ?

[>GV]: J'essayais de faire pareil oui. Mais si vous voulez, vous le faites avec votre tempérament donc ce n'est jamais exactement identique.

[>QUESTION ?]: Et sur les trente ans de carrière que vous avez eus avec ce poste, il y avait chaque année des campagnes ?

[>GV]: À la fin, ça s'est arrêté parce que l'Inrap était créé et on n'avait plus besoin de se farcir toutes les fouilles qu'il y avait à faire. Il y a eu un relais institutionnel.

[>QUESTION ?]: Et en quelle année est-ce que vous avez arrêté ?

[>GV]: Ce doit être dans les années 1980. On avait fait les expériences avec les gens de l'équipe de recherche de Garchy parce que, eux, travaillaient sur des détecteurs de métaux et je leur ai proposé une expérience. Je connaissais bien Albert Hesse. Il avait fouillé en même temps que moi à Pincevent. Et j'ai bien connu Alain Tabbagh qui, à l'époque, était son assistant et enseignait à Jussieu. Eux travaillaient sur les techniques de détection et moi je leur fournissais les sites susceptibles de correspondre, d'avoir eu des occupations de l'Âge du Bronze ou de contenir des dépôts de l'Âge du Bronze. On a donc été amenés à travailler ensemble sur ce thème-là. Ce qui me semblait paradoxal c'est qu'il n'y ait pratiquement aucun chercheur sérieux qui utilisait des détecteurs de métaux pour trouver d'anciens dépôts métalliques.

[>QUESTION ?]: C'est à partir des années 1980 que le lien avec l'archéologie de terrain que vous connaissiez s'est vraiment dissout ?

[>GV]: Le terrain a disparu avec les prospections oui.

[>QUESTION ?]: Et depuis, non ?

[>GV]: Si, il y en a qui font du terrain, mais presque à titre personnel. Ne pas avoir eu de commission sur les tâches que vous pouviez ou ne pouviez pas faire pour ces enquêtes. De la même façon, les tâches strictement archéologiques de terrain faites par les gens de circonscription n'étaient pas très bien définies. À une époque, je m'étais fâché tout rouge. Jean Dastugue, alors directeur des antiquités en Basse-Normandie, allait à Paris toutes les semaines et y voyait souvent les gens du ministère. Un beau jour, il revient en me disant : « Il paraît que vous êtes en vacances pendant que vous faites des fouilles ». Je lui ai dit : « Non, je ne suis pas en vacances, mais s'il en est ainsi, je peux faire ce que je veux et j'arrête de faire les fouilles ». Dastugue a revu Gazagne, celui-ci a changé d'opinion et admis que je pouvais faire des fouilles dans le cadre de mon travail d'assistant. Mais ça veut dire que les choses n'étaient pas claires parce que selon les jours, il pouvait penser dans un sens ou dans l'autre.

[>QUESTION ?]: Je rebascule dans les années 1950. Est-ce qu'il y a des anecdotes qui vous sont restées en mémoire ?

[>GV]: Je me rappelle qu'une fois, j'étais allé voir Leroi-Gourhan pour lui demander quelque chose, peut-être pour un certificat pour avoir ma carte de la Bibliothèque Nationale. Je lui téléphone donc et lui dis que j'ai quelque chose à lui demander. Je ne sais plus exactement en quels termes il m'a répondu. Il était dans son bureau. C'était dans la journée que je l'appelais. Et il m'a dit : « Pour toi, je ferais n'importe quoi ». Ce qui était fort gentil... une formule aimable, dite sans doute parce qu'il était persuadé que je ne lui demanderais jamais rien d'extraordinaire sauf d'anodins certificats ou des choses comme ça.

[>QUESTION ?]: Combien d'années aviez-vous de différence ?

[>GV]: Il était né en 1911 et moi en 1940. Ça fait quand même trente ans.

[>QUESTION ?]: Ça a l'air d'être un personnage que l'on n'oublie pas.

[>GV]: Oui, c'est ça. Une fois, il nous avait invités à dîner chez lui à Paris, ma femme et moi. Ce qui m'avait frappé, c'est qu'il avait insisté sur l'importance du travail, mais le travail en général. Il n'oubliait pas qu'il était pour partie autodidacte, ce qui devait représenter beaucoup plus de travail que pour les universitaires classiques, en particulier pour ceux qui sont dans un cadre où on leur facilite la tâche, en particulier les normaliens. Ils ont des cours avec tous les profs qui comptent sur les sujets mis au concours.

[>QUESTION ?]: Est-ce qu'il accordait plus de place au travail, à l'effort, à Arcy par exemple ? Est-ce que vous avez souvenir de grosses journées de travail ?

[>GV]: Non, je ne crois pas. Justement, il avait à cœur de ne pas imposer aux autres autant qu'il s'imposait à lui-même.

[>QUESTION ?]: Sur le terrain, comment vous définiriez le travail justement ?

[>GV]: Pas si éprouvant que ça, et autant intellectuel que physique. Il faut avancer quand même donc il faut dégager telle couche non explorée, relever les vestiges qui y figurent, photographier, etc., puis passer à la couche suivante et essayer de bien comprendre ce qui a pu se passer entre les deux.

[>QUESTION ?]: Vous avez souvenir d'erreurs de fouilleurs ? Et si oui, comment est-ce qu'elles étaient gérées ensuite ?

[>GV]: Il y a eu cette histoire de pendeloque, déjà évoquée. On avait le sentiment que si la fille de Leroi-Gourhan avait été nommée pour s'occuper de ce coin-là, c'est parce qu'il estimait que ce coin-là était particulièrement délicat. Et à l'inverse, il en voulait encore plus à sa fille d'avoir loupé un truc qu'il en aurait voulu à un fouilleur lambda.

[>QUESTION ?]: C'était un Leroi-Gourhan en colère ?

[>GV]: C'est difficile à dire parce qu'il y a 40 ans qui se sont écoulés depuis lors. Vous m'auriez posé la question y a quarante ans j'aurais pu vous répondre.

[>QUESTION ?]: Est-ce que vous avez le souvenir de fêtes ?

[>GV]: Pas des souvenirs très précis justement, mais Michel Girard, le fouilleur de la Grotte de l'Ours, devrait avoir des choses précises à dire là-dessus. Si vous voulez, les fêtes c'est toujours très excitant avant et puis on est parfois un peu déçu par le déroulement réel qui n'atteint pas les sommets qu'on aurait souhaités quand vous les imaginez seulement.

[>QUESTION ?]: Et elles étaient préparées longtemps à l'avance ?

[>GV]: Non, pas très longtemps. C'était parfois déguisé. Il y avait le docteur Chauvirey qui a été l'un des fouilleurs âgés et qui s'était déguisé en un fouilleur du XIX<sup>e</sup> siècle parce que ça correspondait à son physique et à ses habitudes vestimentaires. Une fois, la thématique, c'était le vent, mais le vent surtout au sens de la vitesse à laquelle il déplace les choses. Et à chaque fois, il fallait trouver des variations rentrant dans le thème du vent. Moi je ne m'étais pas déguisé.

[>QUESTION ?]: Et il y avait d'autres thématiques comme ça ?

[>GV]: Oui, c'était souvent d'autres thématiques de ce genre ou historiques. Du coup ça permettait de rechercher parmi les anciens fouilleurs des figures qu'on voulait évoquer. Se mettre dans la peau d'une personne importante pour le site, comme l'abbé Parat par exemple.

[>QUESTION]: Pour finir, est-ce que vous avez des souvenirs que vous aimeriez faire remonter à la surface ?

[>GV]: Il y avait la fête foraine de Vermenton. Tous les ans, elle avait lieu vers le 15 août, à Vermenton. Il était traditionnel que les fouilleurs aillent chez Leroi-Gourhan à Vermenton en logeant soit dans la maison principale, soit dans les dépendances, chacun apportant son duvet et son matelas pneumatique pour pouvoir aller à la fête foraine. Et je me rappelle avoir fait des auto-tamponneuses avec Leroi-Gourhan. Et la même année justement il y avait un hollandais qui avait voulu faire de la pêche à la ligne. Le prix c'était un canard. Un canard vivant. Il avait remarqué que les billets gagnants avaient une teinte légèrement différente des autres. Alors donc il nous en avait gagné une dizaine. Et le lendemain, il avait fallu tuer tous les canards, les plumer, etc., ce dont notre Hollandais s'était chargé. En revanche, tout le monde s'est bien régalé en mangeant, pendant plusieurs jours, ces canards gagnés à la foire.

[>QUESTION ?]: Et cette fête foraine durait le temps d'un week-end ?

[>GV]: Sans doute oui et nous, on y allait une journée. C'était une époque où il fallait payer des frais de nourriture. Il y avait une participation avec un tarif calculé au plus juste.

[>QUESTION ?]: Est-ce qu'il y a des choses qui vous viennent à l'esprit et dont vous aimeriez qu'on

parle ?

[>GV]: Je crois que l'on a à peu près fait le tour. Je ne vois rien, tout de suite, à rajouter.

[>QUESTION ?]: Arcy, ça a été un site important pour vous.

[>GV]: Oui, important. C'est le premier site sur lequel j'ai fouillé donc automatiquement, il y a des résonnances.